

Lucien Febvre (1878-1956)

historien français, fondateur de l'École des Annales qu'il a fondée avec Marc Bloch.

(1954)

“LES LUMIÈRES DE CLIO”

RENCONTRES INTERNATIONALES DE GENÈVE
Conférence du 1er septembre 1954.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de l'article de :

Lucien Febvre (1878-1956)
historien français, fondateur de l'École des Annales qu'il a fondée avec Marc Bloch.

“LES LUMIÈRES DE CLIO”

Un article publié dans **Rencontres internationales de Genève, Le Nouveau Monde et l'Europe**, pp. 11-29. Conférence prononcée le 1er septembre 1954. Textes des conférences et des entretiens organisés par les Rencontres internationales de Genève et des conférences prononcées aux Rencontres intellectuelles de Sao Paulo, 1954. Neuchâtel : Les Éditions de la Baconnière, 1955, 508 pp. Collection : Histoire et société d'aujourd'hui.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5" x 11")

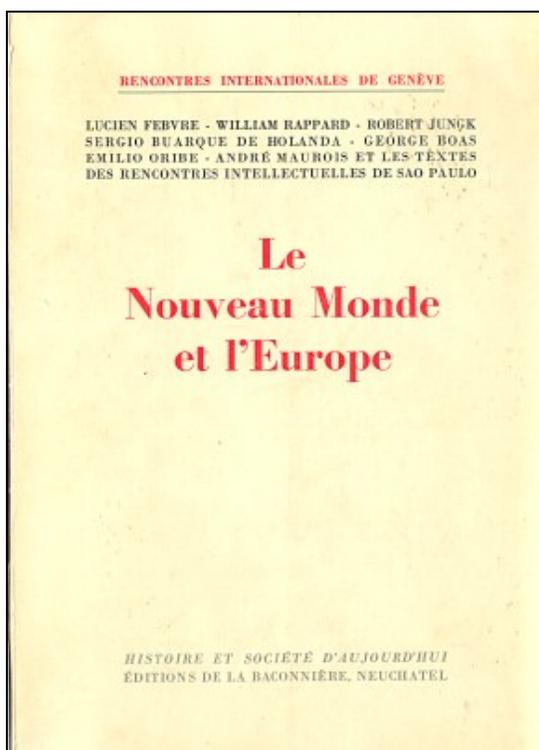
Édition numérique réalisée le 24 mai 2007 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Lucien Febvre (1878-1956)

historien français, fondateur de l'École des Annales qu'il a fondée avec Marc Bloch.

"LES LUMIÈRES DE CLIO".



Un article publié dans **Rencontres internationales de Genève, Le Nouveau Monde et l'Europe**, pp. 11-29. Conférence prononcée le 1er septembre 1954. Textes des conférences et des entretiens organisés par les Rencontres internationales de Genève et des conférences prononcées aux Rencontres intellectuelles de Sao Paulo, 1954. Neuchâtel : Les Éditions de la Baconnière, 1955, 508 pp. Collection : Histoire et société d'aujourd'hui.

Lucien Febvre

"LES LUMIÈRES DE CLIO".¹

Un article publié dans **Rencontres internationales de Genève, Le Nouveau Monde et l'Europe**, pp. 11-29. Conférence prononcée le 1er septembre 1954. Textes des conférences et des entretiens organisés par les Rencontres internationales de Genève et des conférences prononcées aux Rencontres intellectuelles de Sao Paulo, 1954. Neuchâtel : Les Éditions de la Baconnière, 1955, 508 pp. Collection : Histoire et société d'aujourd'hui.

Je me sens toujours très confus quand on veut bien m'accueillir comme je viens d'être accueilli ce soir ici ; je me demande toujours si je ne vais pas infliger une abominable désillusion à mon public, moi que l'on vient de lui présenter sous un jour aussi flatteur.

Je vais essayer, très simplement, de vous dire, sur un gros sujet, sur un très important sujet, quels sont les points sur lesquels je crois - sans avoir la prétention naturellement de le traiter dans toutes ses parties - que l'on peut utilement pousser des enquêtes, amorcer des études, et discuter.

Le Nouveau Monde et l'Europe, c'est peut-être le plus dramatique problème d'histoire des civilisations et de la civilisation qui se pose aujourd'hui devant nous Européens, devant les Américains, mais aussi devant les hommes qui forgent en ce moment un monde du Pacifique, devant les Asiatiques, devant les Africains, car finalement ce problème intéresse l'humanité tout entière, l'humanité solidaire étroitement dans toutes ses parties, l'humanité qui n'est plus, comme au temps de ma jeunesse, un mot de rêveur, un mot d'utopiste, un mot de

¹ Conférence du 1er septembre 1954.

spéculateur intellectuel, mais qui commence depuis pas très longtemps - une décennie ou deux peut-être -, à s'affirmer vraiment comme une réalité : une réalité dont tous les hommes, où qu'ils vivent, et de quelque façon qu'ils aient été pétris par les lieux dans lesquels ils habitent, par la solidarité des groupes dont ils font partie, par les influences historiques qu'ils ont subies sont les participants et, qu'ils le veuillent ou non, suivent les destinées.

Je dis : problème, mais pas de malentendu. « Problème » implique, dans l'esprit commun des hommes, « Solution ». Or l'historien ne cherche pas, l'historien n'a pas à chercher de « solution » à des problèmes, de cette ampleur. Il n'est qu'un de ceux, entre beaucoup de savants de spécialités diverses, qui s'y intéressent. Il est tenté parfois de l'oublier et de se persuader, et d'essayer de persuader les autres, qu'il peut proposer, qu'il peut et doit fournir des « solutions par l'Histoire » à de semblables problèmes, car, dit-on volontiers, les solutions des problèmes présents se trouvent, toutes dictées, dans le passé, et par le passé.

Eh bien, non ! Vous permettrez à un homme qui, au nom de la liberté humaine, a déchiré en France ces haillons de déterminisme - ou plus exactement de nécessitarisme géographique dont s'approvisionnaient avec complaisance nos géographes outre-Rhin -, vous lui permettrez de ne pas s'arrêter à un nécessitarisme pseudo-historique de moindre envergure, mais de plus grande malfaisance. L'Histoire n'oblige pas. L'Histoire n'a aucun titre à dicter aux hommes d'aujourd'hui leur conduite. Si elle pouvait le faire, si elle nous liait, c'est qu'elle n'aurait en face d'elle qu'une humanité soporifiée, si j'ose dire, devenue incapable de toute réaction spontanée - et alors, il ne vaudrait plus la peine de s'occuper d'une pareille humanité. Il n'y aurait qu'à lui redire le mot que Michel-Ange prête à ses grandes figures allongées de la Chapelle des Médicis à Florence : « Ah ! laissez-moi dormir... »

L'Histoire, telle que je la comprends, telle que j'essaie de la servir depuis plus d'un demi-siècle, n'apporte pas, ne suggère pas, - à plus forte raison ne vise pas - à imposer aux hommes la solution de tels problèmes. Pour beaucoup de motifs, dont le plus fort peut-être est que, jamais, ces problèmes ne sont susceptibles d'une solution définitive.

La destinée de l'humanité peut être figurée par une suite de données numériques qui ne cessent de s'aligner en colonne les unes au-dessous des autres. Tirer un trait à un moment donné, additionner les chiffres et proclamer un total : absurdité ; car au moment où on proclame ce total, d'autres chiffres, déjà, sont venus se placer dans la colonne et changent, ou peuvent changer, le résultat.

L'historien n'est pas ce calculateur, satisfait de lui-même, mais imprévoyant. L'historien n'est pas celui qui sait, ou plutôt ce qu'il sait il ne l'utilise pas pour dicter leur conduite aux hommes de son temps, il l'utilise pour faire comprendre ce que représentent, au regard de l'effort multimillénaire de l'humanité, les données du problème qu'il agit et auquel il travaille à chaque instant à former, à fournir une solution qui, sitôt acquise, se trouve remise en question,

Vous me pardonneriez ce préambule. Tout travail d'historien doit commencer, nécessairement, par une bataille avec le langage, ce traître, ce conservateur, sinon ce réactionnaire. Si on ne prend pas conscience des entraves qu'il impose à l'activité intellectuelle de ceux-là mêmes qui l'emploient, il risque de créer les pires malentendus, d'aboutir aux pires non-sens, et c'est pour cela que vous me pardonneriez cette introduction.

*

Ceci dit, de quoi s'agit-il ? Il est séduisant de penser que, l'Amérique ayant été découverte par Christophe Colomb en 1492, un appel d'air s'étant produit du Nouveau Monde à l'Ancien et les civilisations indigènes, qui s'étaient élaborées tant dans la partie septentrionale que dans la partie méridionale du double continent à qui nos arrière-grands-pères ont imposé un seul nom, celui d'Amérique, s'étant trouvées finalement éliminées ou maintenues dans un état d'infériorité voulu - des Blancs de provenance diverse, des Européens venus de l'Est par essais successifs, des Espagnols, des Portugais, des Français, des Anglais, des Hollandais un peu plus tard et des Allemands, se sont installés sur les terres qu'ils rencontraient devant eux - ont recueilli l'héritage matériel des indigènes dépossédés et installé là-bas non seulement leur système d'exploitation politique, économique, ad-

ministrative, mais encore leur civilisation : disons, avec plus de précision, leurs langues nationales diverses et nombreuses ; leurs religions aussi, dont la plus importante numériquement emportait avec elle sa langue particulière, le latin ; leur morale, ou si on préfère, le système de valeurs morales reconnu comme valable, à des nuances près, par toutes les populations de l'Europe ; leur façon de raisonner aussi, disons d'un mot qui m'est cher, leur « outillage mental » avec ses produits idéologiques, scientifiques, artistiques même - car on ne saurait parler du baroque en ignorant tant d'églises implantées en terre américaine ni oublier que, dans le beau parc de Chapultepec à Mexico, dominé par le blanc palais des anciens gouverneurs espagnols et où tant de pervenches rappellent à l'Européen les sous-bois fleuris de son pays - plusieurs exemplaires de Don Quichotte étaient traditionnellement mis à la disposition des promeneurs ; ils les prenaient librement dans leur abri, et après avoir lu, les reposaient fidèlement ; c'étaient la fierté des vieux Mexicains de constater que les disparitions étaient rares, mais que les livres étaient vite usés par une lecture assidue.

Donc, sur la terre américaine, des essaims de la vieille Europe étaient venus faire leur ruche. Par leurs soins, un rameau de culture européenne s'était réimplanté dans un sol étranger à son sol natal. Ce rameau, il n'y avait qu'à l'entretenir, à le cultiver, à le protéger des mauvaises herbes qui pouvaient l'étouffer. Culture européenne, culture américaine, pas plus de différence, somme toute, entre l'une et l'autre, qu'au sein des cultures européennes entre la culture française, j'imagine, comparée à la scandinave, ou la culture italienne comparée à l'anglaise.

Est-ce vrai, est-ce possible ? Passons en revue les raisons « Contre ».

*

D'abord, chose grave, l'Européen transplanté en terre américaine se trouve brusquement plongé dans un milieu dont il ne perçoit pas, surtout s'il est de culture assez simple, les différences avec son milieu d'origine. Mais qu'il perçoive ou non ces différences, elles existent. Elles pèsent, sinon sur lui pris individuellement, du moins sur la vie même des groupes auxquels il s'agrège.

Laissons de côté les influences de nourriture, de climat, etc. Et cependant, l'action de ces facteurs est si forte qu'en très peu de temps elles parviennent à réduire à quelques types physiques qui s'uniformisent, la diversité des types nationaux originaires. Mais je ne suis pas compétent en la matière. Il est de grandes coordonnées, par contre, qui servent aux hommes à mettre en place toutes leurs activités, à les réperer au sens précis du mot : je veux dire le Temps et l'Espace, qui jouent un tel rôle dans la vie des sociétés humaines et des êtres humains. Or, quel changement dans la façon dont ces deux moyens de référence sont utilisés, et interprétés ici et là, je veux dire en Amérique et en Europe, par les groupes humains ?

L'Espace d'abord. Qu'ils soit sans proportion, en Amérique, avec l'espace familier aux Européens, inutile de le rappeler. Le seul Brésil s'étend de Porto-Alegre au sud, à Belem au nord - ce qui veut dire de Gibraltar à Stockholm. Et il va, ce seul Brésil, dans sa plus grande largeur, des confins péruviens à Recife, c'est-à-dire de Paris à Moscou. Immensité d'autant plus frappante qu'avant l'introduction du cheval et du bétail d'Europe, il n'existait pas d'animaux porteurs dans toute cette étendue, ni l'éléphant, ni le chameau, ni le cheval, l'âne ou le mulet - et que, beaucoup plus tard, le chemin de fer, comme découragé par ces étendues, n'a pas profondément labouré le sol de toute cette immense Amérique. La rencontre d'un train, dans certains pays de l'Amérique du Sud, m'a toujours donné l'impression de quelque chose d'insolite, d'anormal, j'allais dire d'anachronique.

Conséquences psychologiques et morales l'isolement de l'être humain qui, loin de tout groupe qui le puisse soutenir, se trouve perdu au milieu d'immensités hostiles, de formations botaniques qu'il n'arrive pas à rompre, dont il n'est pas encore parvenu à dissocier les liens.

Pour y échapper, création de villes énormes. Là du moins les hommes se trouvent coude à coude, se sentent appuyés les uns sur les autres. On s'étonne toujours de ce fait que, dans ces pays relativement peu peuplés, la très grande masse des hommes se trouve concentrée dans quelques grands centres, dans quelques capitales extrêmement puissantes ; autrefois, je veux dire en 1910, avant les troubles les guerres, les crises de ces derniers temps, l'Argentine par exemple ne sup-

portait que six millions d'habitants sur un sol grand six fois comme la France ; or la capitale à elle seule, Buenos Aires, groupait le cinquième de cette population.

Isolement de l'être humain, accroissement des villes, nomadisme aussi, même à l'intérieur de ces villes. On s'accommode bien, là-bas, d'incessants changements de maison et de quartier. Quand pour la première fois j'ai pris contact -c'était en Argentine - avec ce milieu si attachant de l'Amérique du Sud, je me rappelle très bien que les professeurs d'université à qui j'étais présenté, et qui me recevaient avec l'amitié, l'affabilité qu'on a volontiers dans ces pays pour l'étranger, me disaient tous :

- Cette maison que j'occupe actuellement c'est la troisième ou la quatrième, quelquefois plus.

Je répondais :

- Mais pourquoi avoir quitté les précédentes ?

- Nous ne les avons pas quittées, elles nous ont quittes, car on a jeté bas la rue où elle se trouvaient pour ouvrir cette grande percée que vous avez vue en venant.

Et je pensais : Haussmann, l'ancien préfet de la Seine sous le Second Empire, Haussmann dont les vieux Parisiens ne parlent encore qu'avec indignation et colère, avait manqué sa vocation ; il aurait dû s'en aller travailler à Rio ou à Buenos Aires ; là, il aurait eu tout le succès et tous les honneurs qu'il pensait mériter...

Transport de maison à. maison, de ville à ville : mais, aussi facile psychologiquement, même dans les milieux les plus stabilisés aujourd'hui, même aux États-Unis le transport, le transfert d'une région à une autre.

Au fond, c'est toujours l'histoire du café au Brésil, et des caféiers. La terre s'épuise, il pousse moins de café, petit à petit les plantations s'étiolent et menacent ruine. La terre est épuisée ? On ne s'occupe pas du tout d'y mettre des engrais ; on ne tente pas d'enrayer le lent pro-

cessus de sa dégradation. Tant que le café donne, on exploite là plantation. Quand c'est fini, on va plus loin. On abandonne tout, la grande maison de maître que trouent, au bout de dix ans, dans ces pays de végétation exubérante, des plantes, des lianes, des arbres immenses et envahissants ; les grands séchoirs blancs continuent à s'étendre en se craquelant sous le soleil brûlant ; mais il n'y a plus de café à sécher, et les eucalyptus bientôt dresseront leurs hautes colonnades sur cette terre épuisée mais encore bonne pour eux.

Et j'enchaîne :

Patriotisme, voilà une question sur laquelle il y aurait une bien belle étude d'histoire (je dis histoire, je pourrais dire aussi sociologie) à faire, et qui nous manque terriblement. Patriotisme terrien, comme en France, où l'on est attaché puissamment à la France en tant que personne, en tant que groupement de champs, de villages et d'hommes. Cimenté lentement, au cours des siècles, par des joies et des douleurs communes ? Ou bien, patriotisme institutionnel, patriotisme d'hommes qui, sans s'attacher profondément encore à un coin de terre, à une région particulière qu'ils aiment d'un amour véritablement cordial et profond, sont attachés par contre aux libertés que leur garantit une constitution, aux droits qu'elle leur donne, d'un mot, sont fiers de pouvoir dire leur *Civis sum Romanus* : je suis citoyen de tel pays.

Question extrêmement importante, celle-là ; question que je ne crois pas avoir, jamais encore, fait l'objet d'une étude vraiment impartiale, comme doit l'être toute étude d'histoire comparée ; et cependant, l'entreprendre, ce serait soulever toute une série de problèmes d'importance capitale pour le sujet qui nous occupe.

Comportement révolutionnaire : même chose. La durée des régimes oppresseurs en Amérique, la façon dont ces régimes oppresseurs ont été supportés pendant des années, et des décennies, et des siècles, par des générations patientes - cette durée s'explique en partie par l'influence qu'exerce l'étendue sur le comportement des hommes de ces pays.

Je lisais récemment, dans un livre extrêmement intéressant de Charles Morazé qui s'intitule : *Les trois âges du Brésil* - et qui est bien

la première étude de politique scientifique appliquée à un pays sud-américain - je lisais cette remarque : Au Brésil, « la société ne se renverse pas, elle s'affaisse ici, elle s'étale ailleurs sans se briser ». On se sent gêné, opprimé, mal à l'aise ? Eh bien, on va plus loin. On va là où on échappera le mieux, où on croit pouvoir échapper le mieux aux prises d'un gouvernement, assez mal servi du reste par ses agents.

« Patience, le Brésil est grand ! », propos fréquent d'hommes du peuple à Rio. Mot, par exemple, du chauffeur de taxi, qui comprend mal les impatiences du Parisien devant les embarras de la rue. « Patience, le Brésil est grand ! » ? je pensais, devant ce propos, qu'un Parisien dirait : « Patience, Paris ne s'est pas fait en un jour ! ». Référence chronologique ici, et référence spatiale là.

*

Et voilà qui nous introduit dans le domaine du temps. Voilà qui nous conduit à voir que notre temps de citoyens des petits États d'Europe et le temps des citoyens de ces vastes et parfois énormes États d'Amérique ne sont point conçus, ne s'imposent point de la même façon aux hommes d'Europe et aux hommes d'Amérique.

La culture à l'européenne a commencé à s'implanter au Nouveau Monde, ou plutôt dans certaines parties du Nouveau Monde, au seuil du XVI^e siècle. Elle n'a encore duré que quatre siècles en moyenne. Résultat : quand il fouille dans son passé, l'homme de là-bas considère que trois siècles, quatre siècles, c'est déjà un laps de temps énorme, considérable. Il est très frappant de voir par exemple dans une ville comme Buenos Aires le respect, un respect un peu nuancé de commisération, avec lequel l'homme du peuple, le portier d'hôtel, le chauffeur de taxi à qui l'on demande : « Y a-t-il de très vieux monuments ici ? », vous répond : « Allez voir la Recoleta ». C'est une petite chapelle fort gentille, fort élégante du reste, à la mode du XVIII^e siècle européen finissant, et qui fut élevée par des Pères Récollets, comme son nom l'indique. La Recoleta, qui date donc du XVIII^e siècle, est considérée là-bas un peu avec les yeux qu'un Arlésien peut avoir pour les arènes de sa ville, ou un Nîmois pour la Maison carrée ; même pas, car les arènes d'Arles ont des sœurs un peu partout en France, et il y a beaucoup de Maisons carrées et d'arcs de triomphe romains sur le sol

de la France. La Recoleta est isolée, les monuments romains sur notre sol sont à nous, ils sont de nous. La Recoleta est une étrangère un peu saugrenue, un accident. Elle n'a pas de sœurs, pas de racines ; ce n'est pas un vestige, c'est une épave.

Mais - j'attends l'objection - au delà de ces quatre siècles et demi de civilisation d'origine européenne introduite sur les terres d'Amérique à partir de 1492 - n'y a-t-il pas, d'une part, les siècles de culture européenne qu'apportaient avec eux et en eux des émigrants qui ne commençaient pas à zéro ; n'y a-t-il pas, d'autre part, les siècles que remplirent de leur effort de culture les sociétés indigènes ?

Certes. Mais combien de ceux qui, d'Europe, se rendirent aux « Indes occidentales », de gré ou de force, pendant le XVIe, le XVIIe, le XVIIIe siècle, étaient en fait porteurs d'une civilisation dont ils connussent le sens véritable et les raffinements intellectuels, spirituels et moraux ? Combien, parmi tant d'aventuriers, de risque-tout ou de vaincus désireux de se refaire ou de se faire une vie ; combien parmi ces Manons épurées de Paris ou d'ailleurs pouvaient puiser dans leur état propre de civilisation la force de résister aux impulsions qu'allait nécessairement faire naître en eux le subit passage d'une situation de Blancs inférieurs, en Europe, à une situation de Dominateurs privilégiés en Amérique ? Combien allaient trouver dans une moralité développée d'Européens conscients, la force de résister aux excès, aux violences, aux dérèglements que, sous un climat brûlant, devaient engendrer leurs appétits charnels ? Combien enfin devaient résister à la tentation de se refaire riches par tous les moyens et de tout subordonner à ce but dans leur nouvelle existence ? Il y eut des exceptions ? Bien sûr. Il y a toujours, d'un côté, les exceptions et, de l'autre, la masse.

Quant aux cultures indigènes ? Étrange opération, celle qui consisterait à mettre bout à bout la culture maya et la culture espagnole des « conquistadors ». Le métissage ? Mais le métis n'entre pas d'emblée et de plain-pied dans la communauté des dominants. Et puis, pour revenir à notre point de départ, l'histoire : le passé des sociétés indigènes est à peu près privé de dates fixes, de repères chronologiques assurés. De même qu'elle nous semble vide de personnalités nettement dessinées, probablement faute de documents ; elle relève par là de l'ethnologie, et parfois de l'archéologue, bien plus que de l'historien. Elle

paraît se perdre, identique à elle-même, dans la nuit des temps, réduite le plus souvent et pendant des millénaires à des activités de chasse, de pêche dans les rivières ou sur les steppes, accompagnées d'un immense travail de sélection de bonnes plantes et de bonnes racines. En bref, c'est par le Musée de l'Homme et non pas par le Musée du Louvre qu'un jeune Français peut y accéder.

Civilisation américaine, civilisation qui ne suscite pas le sens de l'Histoire - le besoin de cette Histoire pour l'homme, pour l'Européen qu'intoxique cette boisson enivrante. Si vous voulez, l'historien qui étudie le passé américain ne saurait être hanté par la date, par ce souci de « dater finement », qui, au dire de notre Michelet, caractériserait le bon historien. Ce souci ne saurait avoir de raison d'être que pour quatre siècles, et encore ! Quatre siècles au Mexique, oui, pleinement ; mais que ferait de quatre siècles l'historien de Chicago, de Toronto, ou, pour changer d'hémisphère, de Sao Paulo, ou de Belo Horizonte ?

Autre chose encore : nous admettons bien que l'homme des temps néolithiques, sinon paléolithiques - mais le paléolithique, avec son crâne épais, ses mâchoires saillantes, ses dents féroces nous décourage, c'est un grand-père que nous n'aimerions pas embrasser, tandis que le néolithique fabrique déjà de si jolies petites haches et peint dans ses cavernes de si étonnants animaux - nous admettons bien que ces très vieux ancêtres ont laissé en nous quelque chose d'eux. Combien de fois l'Européen cultivé qui s'observe ne constate-t-il pas brusquement en lui, avec un peu de gêne, une impulsion qu'il subit d'abord, et dont il dit ensuite, un peu confus : « C'est le néolithique qui reparaît en moi »... Mais ce néolithique, notre aïeul ne se promène plus en chair et en os dans nos rues ; mais l'indien et l'indienne, mais le Noir et la femme noire se rencontrent partout, dans des villes comme Rio, comme Sao Paulo, plus encore comme Bahia. Ils font partie du groupement national. Au Mexique aucun article de la Constitution n'empêche un Indien pur sang d'occuper la présidence s'il y est légalement appelé. Il est évident que ce coudolement d'éléments ethniques de culture encore si diverse crée entre nous, Européens, et les Américains une assez sensible différence, d'autant que les Noirs, là où ils subsistent, ne sont pas autochtones ; ce sont des Africains raziés, vendus jadis comme esclaves. Et cet esclavage a été accepté sans répugnance, sans difficulté, par les porteurs de la culture de provenance

européenne du Nouveau Monde, pendant toute la période moderne et dans la plupart des États. Le dernier grand pays esclavagiste n'a renoncé complètement à l'esclavage - je parle du Brésil - qu'en 1889. N'est-il pas évident que ceci implique une différence de comportement moral et social assez accusée, de comportement religieux également, car enfin les normes adoptées par les directeurs des consciences chrétiennes au Brésil et les normes adoptées par les directeurs des mêmes consciences en Europe ne sauraient être sans doute exactement, rigoureusement les mêmes, avec une indifférence totale pour le milieu, et les antécédents, et les comportements normaux des pénitents.

L'homme de cette énorme Amérique méridionale s'encadre encore dans les végétations vierges. Il n'a point construit, il n'a point éprouvé pendant des siècles sa propre échelle des valeurs morales. Il est donc obligé d'utiliser la nôtre qui n'est faite ni pour son climat ni pour son genre de vie, ni pour les problèmes qui se posent à lui. D'où tension, malaise, et pour lui et pour nous.

*

Continuons. Le christianisme social est aujourd'hui un mouvement européen qui amène un grand nombre de croyants à s'interroger sur le sens social de leur foi : ceci, au sein des diverses formations du christianisme. C'est un mouvement qui amène nombre de croyants à répudier la conception (qu'on leur oppose souvent dans un esprit de polémique) d'une religion acceptant d'appuyer, d'étayer un certain système social - disons, d'un mot : le système capitaliste. Or, le plus fort rempart que trouve à l'heure actuelle ce système capitaliste, l'Européen croit, pense et dit qu'il se rencontre aux États-Unis. je n'en sais rien. Ce n'est pas une précaution que je prends là : je n'en sais véritablement rien, car où sont les grandes enquêtes qui nous permettraient, sur une question de cette ampleur, de cette envergure, de cette difficulté, de parler avec le sentiment que nous ne parlons pas en journaliste pressé ou en touriste rapide et sommaire ?

Le sentiment chrétien de là-bas, il aurait besoin d'être décrit il est évident que, déjà, il n'est plus tout à fait celui de nos pays d'Europe. Remarquez que, dans le catholicisme européen (pour nous restreindre au catholicisme), le catholicisme d'un Espagnol n'est pas le catholi-

cisme d'un Belge. Il y a là toute une série de nuances, et qui vont quelquefois extrêmement loin. Il faudrait savoir dans quelle mesure tel ou tel thème chrétien est adopté de préférence, et tel ou tel autre thème chrétien maintenu dans l'ombre, pratiquement, par tel ou tel groupe de la société américaine. Où sont ces enquêtes ? Notre science politique est balbutiante, et il faudra que, dans les discussions qui vont suivre, nous ne perdions jamais de vue le fait que tant d'études importantes nous font défaut.

Autre sujet de méditation. La civilisation dont les États-Unis sont porteurs, on nous dit que c'est une civilisation qui considère l'argent comme primordial. L'homme vaut - je répète des propos communs - ce qu'il est capable de produire d'argent. Sa réussite doit pouvoir se chiffrer en dollars. Or, l'argent, on le possède, mais il vous possède. Il exige que vous pensiez à lui, d'abord à lui, constamment à lui, sans quoi, catastrophe. L'Amérique du Nord s'est toujours reconnue avec complaisance dans des gens partis de rien et qui ont réussi à construire des fortunes colossales, en saisissant avec une étonnante rapidité et une étonnante ingéniosité dans tout ce qui les entourait une source possible de profit.

Voir le profit là où l'artiste voit la beauté ou la laideur, là où un croyant d'Europe ne voit que trouble pour sa méditation, détournement de sa vie spirituelle, et où l'humaniste n'est tenté de voir qu'inéligance... car l'humanisme européen requiert une pudeur de l'argent que, nous dit-on, l'Américain considère comme ridicule, sinon nuisible, en tout état de cause comme périmée. La modération de l'Européen reste généralement peu compréhensible à ses yeux. Comme tout le monde, j'ai pu céder parfois à quelque mouvement d'agacement devant une certaine insistance à mettre en avant le facteur argent ; mais ceci témoigne, précisément, du fait que l'échelle des valeurs, dans les pays au delà de l'Atlantique, n'est plus exactement notre échelle de valeurs à nous-mêmes. Et ceci - je reviens à ce que je disais tout à l'heure - demanderait des études que nous n'avons pas.

Mais avons-nous de quoi résoudre ces questions ? je crois que dans des discussions comme celles qui doivent avoir lieu, c'est une des choses que nous devons demander. Peut-être qu'à force de dire : il y aurait là pour des jeunes gens intelligents, indépendants et désireux de

faire du nouveau, des sujets d'étude magnifiques et d'une importance incalculable pour le destin de la civilisation humaine, peut-être qu'à force de le dire nous serons entendus et que, dans dix ans, dans vingt ans (il sera encore temps - il est toujours temps du reste), nous aurons ce qui nous manque, c'est-à-dire les moyens d'entrer dans l'analyse psychologique profonde d'attitudes dont j'ai bien peur que nous ne voulions voir que l'apparence extérieure. Mais il faudrait savoir, d'un savoir exact et documenté, ce qu'il y a de profond derrière cette apparence ; en particulier, ce grand problème de l'argent, il faudrait le reprendre en s'appliquant à l'étude de ses aspects dans la grande civilisation de l'Amérique du Nord. Et en sachant nuancer.

Nous sommes ici, à Genève. Je rappelle simplement que l'idée que le chrétien doit travailler et s'efforcer de réussir matériellement dans son travail, cette idée n'est pas une idée spécifiquement américaine. Quelqu'un l'a proclamée, qui n'était pas un matérialiste : il s'appelait Jean Calvin, et bien souvent il a parlé du haut de sa chaire, à Saint-Pierre, de ces problèmes « modernes » avec une espèce de familiarité pressante qui se retrouve - bien plus vivante encore que dans ses grands écrits publiés par lui-même - dans les sermons familiers que des sténographes attachés à sa personne ont recueillis ; je parle notamment de ses sermons sur le Deutéronome, publiés après sa mort et qui ont une espèce de saveur vigoureuse et d'accent si direct, si vivant, que c'est plaisir de les lire à voix haute. Il n'y a pas de plus grand problème que ce problème de l'argent sur quoi visiblement Calvin avait beaucoup réfléchi. Et ma remarque témoigne du danger qu'il y aurait à trancher à la légère des questions de valeurs aussi délicates.

Tout ceci, que je ne fais qu'indiquer, s'allie du reste à une sorte de culte très fréquent, nous dit-on, là-bas, pour les grands moyens de produire de l'argent : je veux parler du machinisme qui tend à minimiser l'homme, à le dévaloriser pour employer une expression qui figure dans le titre d'un très intéressant livre d'un de mes anciens collègues de la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg, M. Victor Monod, *La Dévalorisation de l'Homme*. Est-il vrai, dans quelle mesure est-il vrai que l'Amérique tend à ne pas tenir compte dans ses calculs de tout ce que l'homme recèle de force, de puissance spontanée, à ne voir en lui non pas même qu'une machine de puissance réduite, mais à diviser le monde sommairement en deux : d'une part, une élite

d'hommes inventant ou perfectionnant la machine ; d'autre part, une main-d'œuvre obscure mais indispensable tant que le robot n'existera pas, si l'on veut que les machines fonctionnent et soient bien surveillées dans leur fonctionnement. Mais ceci intéresse-t-il la psychologie de l'Américain en tant qu'Américain ou celle de l'ingénieur, de quelque nationalité qu'il soit ?

*

Voici, énumérées, quelques-unes des raisons (il y en a beaucoup d'autres !) qui peuvent expliquer pourquoi et comment la culture américaine est sans cesse sollicitée, non pas de rompre avec la culture européenne, mais de diverger assez sensiblement d'avec elle. Je n'ajouterai plus qu'une remarque, que je ne vois pas formuler souvent ; peut-être faut-il, pour la formuler, être un de ces spécialistes du changement que sont les historiens. L'Histoire, science du changement par excellence, donne à ses adeptes une espèce de besoin d'interpréter, d'analyser et de comprendre cette perpétuelle mobilité qui est caractéristique de l'humanité.

Je dis souvent : il manque à beaucoup d'historiens, pour comprendre certains grands faits de l'Histoire, d'être des propriétaires, d'immeubles s'entend. Ils sauraient alors, expérimentalement, qu'un terrain bâti ou à bâtir, dans une grande ville, est sujet brusquement, sans que le propriétaire fasse rien pour cela, à des variations de valeur considérables. La maison est bien assise, sur de fortes fondations, dans une petite rue étroite et sinueuse. Quelque Haussmann surgit, trace un trait de crayon rouge sur un plan de la ville. Résultat : du jour au lendemain l'immeuble assombri, modeste et ennuyé, dans une petite rue, se trouve en bordure d'une grande avenue et à la croisée d'une autre non moins grande avenue. Il n'a pas changé de place, et pourtant il a décuplé de valeur.

Or, l'Histoire est pleine ainsi d'immeubles qui, sans changer de place, se trouvent cependant, et en général assez brusquement, avoir changé de position. Et donc de rôle historique. De quoi j'aime à citer un exemple qui m'a toujours paru personnellement assez frappant : c'est celui de l'Italie de la Renaissance. Tant que l'Italie s'est trouvée couverte à l'est par les Balkans chrétiens, de l'autre côté de l'Adriati-

que, elle a pu, derrière ce rempart de montagnes et d'hommes robustes et résistants, se livrer dans une relative quiétude, à la culture de la philosophie, de la littérature, des arts, etc., bref, à toutes les activités qui peuvent, d'un mot, s'exprimer par « Renaissance ». Sur quoi, les Turcs, ayant pris de la force, de la vigueur, du mordant, passent de leurs territoires d'Asie mineure dans les Balkans, atteignent l'Adriatique et bientôt débarquent dans le sud de la péninsule. L'Italie passe de l'arrière, protégé par les gens du front, aux avant-postes - et c'est précisément alors que la Renaissance commence à s'éteindre. Ne me faites pas dire qu'il faille chercher là la « cause » de la décadence et de la disparition finale de la grande, vigoureuse et magnifique Renaissance du XVe et du XVIe siècle à ses débuts ; mais très certainement il y a là un rapprochement à faire, et il suffit d'avoir vu dans les correspondances du temps, avec quelle inquiétude les Italiens d'alors suivaient les débarquements des Turcs dans le sud de leur péninsule pour se rendre compte de l'espèce d'attente anxieuse et préoccupante que faisaient naître en eux de pareils événements.

Or, l'Amérique a changé de place elle aussi, assez brusquement, dans ces toutes dernières années. Hier, elle était encore, avant tout, la bordure occidentale de l'Atlantique. Maintenant, elle tend à devenir l'axe central de quatre mondes pleins d'avenir et de turbulence, de quatre mondes océaniques. C'est un peu, un très petit peu et pour une part seulement, le fait d'un événement déjà ancien, la percée de l'isthme de Panama, mais c'est surtout le résultat de l'importance prise par les contrées des deux Amériques qui bordent le Pacifique ; je pense surtout à la « merveille », la Californie, coupée de l'est par des déserts et des montagnes, librement ouverte sur l'Océan, ayant déjà conquis une sorte d'autonomie économique qui tend à l'émanciper de la finance new-yorkaise. La Californie, avec ses cultures perfectionnées, ses agrumes standardisés, ses mines de métaux recherchés, ses centrales cinématographiques. Un monde du Pacifique, sur lequel débouche toutes ces provinces occidentales des deux Amériques, de la Colombie britannique à l'extrême sud du Chili, est en train de se constituer. Les conflits politiques et diplomatiques eux-mêmes servent à cette constitution, pendant que les solitudes glacées des deux océans, Arctique et Antarctique, s'animant à leur tour, prennent dans le système circulatoire du monde une importance croissante.

Oui, les deux Amériques ont changé de place. Elles ne sont plus un but en soi un but que ne cherchent pas à dépasser les Européens aventureux qui quittent leur pays. L'Amérique est une table d'orientation et de répartition entre l'Europe et l'Extrême-Orient, campée au milieu d'une étendue géographique immense et de quatre mondes : le Vieux Monde, toujours vivant, qui débouche sur l'Atlantique ; le monde du Pacifique qui se développe rapidement à sa façon ; les mondes arctique et antarctique qui sont nés d'hier et qui, pour des nourrissons, ont déjà tant fait parler d'eux. Si nos Atlas n'étaient pas, eux aussi, des conservatoires d'héritages, s'ils répondaient à la réalité présente, ils installeraient les deux Amériques au centre de toute représentation cartographique des masses terrestres et océaniques ; ils ne les maintiendraient pas dans une position, qui fut la leur jadis, sur la seule rive utile de l'Atlantique.

Il est évident que ce changement, indépendant de la volonté même des Américains, a pour ceux-ci une conséquence grave. Il tend à les isoler, à les séparer de la vieille Europe, dans toute la mesure où d'autres intérêts que les intérêts européens, ou d'autres pensées que les pensées européennes les attirent de plus en plus et les absorbent. Certes, il y a des contre-parties, et d'abord la rapidité des communications instaurée par le règne de l'avion qui incite de plus en plus ceux que j'appellerai les expatriés européens en Amérique à revenir visiter, ce qu'ils ne pouvaient faire autrefois, leur lieu d'origine, à reprendre contact avec les hommes de leur souche restés en Europe. Mais ne fondons pas trop de choses sur ces pèlerinages hâtifs, incapables de faire disparaître tant de préjugés qui s'accumulent au jour le jour et tant de divergences filles d'une longue séparation de fait.

J'entends bien qu'il y a, déposée dans le sang, dans le cerveau, dans la conscience des hommes d'Amérique, une dotation originelle de sentiments, d'idées, de réactions qui les rapproche de l'Européen, qui fait que dans une grande ville d'Amérique du Nord un Anglais doit se sentir à l'aise autant qu'un Italien ou un Français dans une grande ville d'Amérique du Sud. J'entends, il y a la langue, avant tout et surtout. Les langues. Tant qu'elles subsisteront en Amérique dans leur diversité, des contacts variés pourront être maintenus par ceux qui pensent qu'une rupture des pays d'Amérique avec les pays européens serait également fatale aux uns et aux autres, à la vie des uns comme à la vie

des autres. Même chose pour les institutions d'enseignement, à quoi bon le dire ici ? Nous en sommes tous persuadés. Même chose pour la littérature, même chose pour l'idéologie.

Oui, mais il y a un fait sur lequel je voudrais insister en terminant. Histoire, science du changement. Or nous continuons à mettre en tête à tête les civilisations américaines, qu'on nous montre en mouvement et tendant à réaliser sans cesse des créations nouvelles, et la civilisation européenne, dont nous parlons toujours comme d'un bloc immuable. Immuable ? Mais comment, par quel aveuglement, les hommes cultivés, porteurs de cette civilisation, se refusent-ils à l'évidence ? Sous nos yeux, chaque jour, par énormes pans, tout notre vieil univers moral, intellectuel, philosophique, scientifique, et même religieux s'effondre. Une révolution est à l'œuvre, telle que notre vieux monde n'en a pas connu de semblable depuis des siècles et des siècles. Révolution scientifique, sans doute à l'origine. Les hommes de mon âge ont vu sortir d'une science, qui marchait encore dans les voies cartésiennes et newtoniennes, une science nouvelle posant des problèmes inconnus jusque-là. Ils ont vu cette science bouleverser les fondements de leurs vieilles certitudes. Mais ils ont vu bien autre chose. Ainsi, pour ne citer que ce seul exemple, notre art aussi profondément ravagé, l'art fils de la Renaissance, qui au XVIIe siècle était devenu l'art classique avec son souci de l'homme, avec son besoin et son goût de psychologie, et plus tard l'art romantique, qui au sens de l'homme a joint l'appétit de la nature : tout cela par terre, tout cela en morceaux, et le travail se poursuit et se poursuivra.

De quelles conséquences la constitution de cette civilisation nouvelle qui s'élabore morceau par morceau sous nos yeux, jour par jour - mais ils ont des yeux pour ne pas voir, ou peut-être ne pas vouloir voir - de quelles conséquences cette création sera-t-elle pour les rapports Nouveau Monde -Ancien Monde ? Et que se passera-t-il quand le Nouveau Monde n'aura plus en face de lui cette civilisation européenne que nous lui opposons, parce que cette civilisation européenne, entièrement transformée, n'existera plus ?

De cette transformation, pourra-t-on tirer une science neuve des rapports du Nouveau et de l'Ancien Monde ? Ce n'est pas moi qui vous le dirai ce soir, d'abord parce qu'il faudrait une conférence infi-

niment plus longue pour essayer de traiter un tel problème, qui, à ma connaissance, n'a jamais été posé jusqu'à présent sous cette forme. Mais l'homme s'agrippe au passé et aime mieux fermer les yeux aux nouveautés que de les regarder bien en face et d'en tirer des conclusions de salut.

En tout cas il y a deux choses que, si elle veut jouer un jour le rôle d'héritière de la civilisation européenne, doit sauver la civilisation américaine, deux choses qu'il importe de savoir menacées et d'essayer de protéger et de défendre. On fait des ligues, beaucoup de ligues, pour bien moins que cela. Il y a, d'une part, le culte, le goût, le sens de la nature, de sa richesse et de sa beauté menacée par un art qui se détourne de la nature, de sa beauté et de sa signification. L'autre chose, naturellement, c'est l'homme, l'homme étudié dans sa profondeur, l'homme étudié dans sa psychologie, l'homme étudié dans ce qui fait sa valeur, dans ce qui fait de lui un être à part, un être que pendant des siècles et des siècles on a essayé de comprendre, on a essayé d'étudier -et l'on dirait qu'aujourd'hui on y renonce. Ce serait la dernière des trahisons contre ce qui a fait la gloire, la force et la valeur de notre civilisation européenne.

Fin du texte